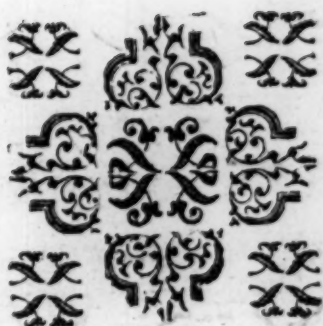


AUGUSTIN PENITENT.

POÈME,



A LONDRES,
Chez PAUL HEBINK, Imprimeur-Libraire,
au Suffol-Street.

M. DCC. XXXVIII.

478-417

AMERICAN

PERMIT

NO. 1

NO. 1

NO. 1

NO. 1

A MONSIEUR
MONSIEUR H**

MONSIEUR,

L'Ouvrage que je mets au jour, ne doit paroître que sous votre Nom : agréez que je vous le dédie. Qui pourra mieux connoître la fidelité de ma Traduction que celui qui sçait anéantir le Fanatisme, et qui lui-même est consacré à la vérité ? Quel Zèle n'avez-vous pas, MONSIEUR, pour la Religion, & pour votre Roy ! Quelle attention sur les mœurs ! Quel ordre ne mettez-vous pas dans une Ville aussi immense que

Paris. Vous ne vous opposez pas seulement au mal, mais Vous sçavez en couper la racine par une vigilance & une pénétration qui étonnent toute l'Europe. Vos sentimens remplis d'élévation & de pureté, vous font desirer que les Libertins deviennent autant d'Augustins, & les Mondaines autant de Thays. Vous êtes à la fois, MONSIEUR, le Modèle des personnes pieuses, le Protecteur des Beaux-Esprits, le Destructeur des vices. Vos lumieres, vos vertus, vous ont déjà immortalisé. Poursuivez heureusement une si noble carrière, & ne dédaigneZ pas les foibles applaudissemens de celle qui a l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissante Servante,

L * * *

AUGUSTIN

PENITENT.

CHANT PREMIER.

QUI peut louer, Seigneur, votre Grandeur
suprême ?

Est-ce un foible Mortel ennemi de lui-même,
Dont les sens séducteurs ont aveuglé l'esprit,
Et qui de ses forfaits n'est pas assez contrit ?
Quel encens * peut offrir une main criminelle ?
Comment recevrez-vous, ô Sagesse éternelle,
Les vœux mal exprimés du dernier des humains,
Qui s'estime encor grand, puisqu'il part de vos mains.
N'est-ce point vous plutôt, cher Auteur de la vie,
Qui de vous exalter faites naître l'envie.

Apprenez-moi comment j'oserai vous parler :
Est-ce en vous invoquant ? Daignez me révéler
En quel temps, en quels lieux il faut qu'on vous
implore.

En quel temps ? Qu'ai-je dit ! Votre Esprit que j'adore

* C'est par humilité que Saint Augustin s'exprime ainsi ;
car il n'ignoroit pas que la Prière d'un pécheur repentant est
agréable à Dieu.

AUGUSTIN

M'apprend que les soupirs , les mouvemens du cœur
 Ne tendent qu'à chercher le souverain bonheur :
 C'est Vous qui l'êtes seul , dans les cieus , sur la terre ,
 Vous qui remplissez tout , & que rien ne resserre.
 Si je vous appellois avec zélé , avec foi ,
 Chaste amour de mon cœur , viendriez-vous en moi ?
 Qu'ai-je pour contenir votre auguste présence ?
 Mais quelle est mon erreur ! Par la divine essence
 Vous y restez , Seigneur , puisque je vis en vous ;
 Et ce même bienfait vous l'accordez à tous.
 Helas ! qu'êtes-vous donc , Puissance inexprimable ,
 Unique Verité , Beauté toujours aimable ?
 Est-il quelqu'autre Dieu qui Vous puisse égaler ?
 Vous n'avez pas besoin de vous renouveler ;
 Sans quitter le repos , vous travaillez sans cesse :
 Vous aimez tendrement , sans avoir de foiblesse :
 Vous vous montrez jaloux , sans trouble , sans ennui :
 Vous cherchez à gagner , pour enrichir autrui :
 Qui peut vous animer , ce n'est pas l'indigence :
 Tous les biens sont à vous , étant le bien immense :
 Vous exigez pourtant l'intérêt de vos dons ,
 Et les faites valoir pour couronner les bons.
 Quel prodige d'amour ! délices de nos âmes ,
 Qui pourroit y penser , sans brûler de vos flammes ?
 Malheur à qui se tait , sçachant un bien si doux :
 Comment peut-on parler , si ce n'est pas de vous ?
 Ravissante Beauté , dont mon âme est éprise ,
 Agréez qu'à vos yeux j'expose ma franchise.
 Alors que je nâquis pour commencer mon sort ,
 Que j'entrai dans la vie , ou plutôt dans la mort ,
 Ne fus-je pas reçu par votre Providence

PENITENT. *Chant 1.*

Qui daigna me fournir le lait en abondance ;
 A mes moindres besoins, quoiqu'indirectement,
 Vous donniez tous les jours un prompt soulagement.
 Etois-je sans péché dans cette tendre enfance ?
 Non. L'homme est criminel aussi-tôt sa naissance ;
 L'avidité, Seigneur, regne chez les Enfans ;
 Ainsi l'on ne doit point les nommer innocens.
 J'en ai souvent surpris palissans de colere
 De trouver leurs pareils sur le sein de leur mere :
 Ils ne pouvoient parler ; mais leur cœur envieux
 Exprimoit vivement sa fureur dans leurs yeux.
 Quoique ce mouvement paroisse condamnable,
 Il a dans les Enfans quelque chose d'aimable.
 C'est la preuve, dit-on, d'esprit, de sentiment ;
 Et moi je n'y connois qu'un fond d'emportement.
 Tel je fus en naissant, & plus méchant peut-être.
 Mais Vous qui permettez qu'à conserver son être
 Chacun soit attentif, & prolonge ses jours,
 A mon dessein, Grand Dieu, prêtez votre secours.
 Je veux mourir à moi pour vous être fidelle,
 Dites à mon esprit : C'est ma voix qui t'appelle,
 Je suis seul ton salut ; mais dites-le si bien,
 Que de ces mots si doux mon cœur ne perde rien,
 A mes justes desirs rendez-vous favorable :
 Laissez-moi voir, Seigneur, cette face adorable
 Qui fait des Séraphins les plus heureux transports.
 Que j'en sois, s'il se peut, dégagé de mon corps.
 Qu'osai-je demander, quelle est mon espérance !
 A ma témérité vous imposez silence,
 Un jour vous comblerez l'ardeur de mes souhaits ;
 Mais je dois à présent l'aveu de mes forfaits.

Je vais parler du soin que l'on prit à m'instruire :
Combien a-t'on souffert avant de me réduire ?
L'Homme est ingénieux à croître son tourment,
Il ne lui suffit pas des disgrâces d'Adam :
Pour enseigner les Arts il a mis en usage
Ferules & fouets ; le Maître le plus sage
En a pour s'exercer à la correction,
On diroit qu'il en fait sa récréation.
Cette sévérité m'auroit rendu traitable ;
Mais ma pente au plaisir étoit insurmontable.
Les doctes Argumens qu'on faisoit retentir ,
Ne pouvoient, à mon goût, exciter qu'à dormir.
Si l'on m'en avoit crû, bien loin d'apprendre à lire,
J'aurois passé mes jours à folâtrer, à rire :
Tous ces petits tourmens qu'on employoit sur moi,
N'alloient qu'à me causer un inutile effroi.
On me parloit de Vous, & selon ma portée
J'avois de vos Grandeurs une charmante idée.
Pour éviter le mal que j'avois mérité ,
J'invoquois votre Nom avec sincérité.
Quelquefois pour mon bien refusant mes demandes,
Vous suscitiez les coups après les reprimandes.
Ces Docteurs dont le bras prenoit un tel emploi,
Me punissoient d'un mal qu'ils faisoient comme moi.
Car, quels sont leurs débats ? pure badinerie.
Je les voyois bouffis de colère, d'envie,
D'avoir été vaincus en leurs discours pédans,
Puis ils me châtioient de mes amusemens.
Je prenois cependant au logis de mon pere
De quoi me divertir & faire bonne chere
A ceux qui me vendoient les plaisirs turbulens

PENITENT. *Chant I I.*

Qu'ils goûtoient, & de plus que je payois comptant,
Pour m'en dédommager j'usois de tromperie,
Je voulois dominer, c'étoit là ma folie;
Et lorsqu'à m'imiter je les avois surpris,
Je faisois retentir les Classes de mes cris.
Seigneur, nous n'étions pas, cette troupe docile
De ces petits Enfans dont parle l'Evangile.
Tandis que notre corps peignoit l'humilité,
Nous étions des géans pour la duplicité.

CHANT SECOND.

J'Avois été marqué du sacré caractère
Du Signe * de la Croix, par l'ordre de ma Mere :
Monique, dont le cœur étoit chaste & pieux,
Avoit trouvé, Seigneur, grace devant vos yeux.
Un jour étant saisi d'une douleur extrême,
J'implorai son secours pour avoir le Baptême,
Elle répond d'abord à mon empressement;
Mais devant me souiller, après le Sacrement,
Elle en prévint aussi le retour trop funeste :
Un déluge d'erreurs, qu'à présent je déteste,
Alloit fondre sur moi. Le Baptême est remis.
On fait plus : le peché semble m'être permis.
Laissez-le, disoit-on, agir comme il souhaite :
Il n'est pas baptisé : Vivra-t'il en retraite
Comme les Pénitens ? cela seroit nouveau.

* On faisoit le Signe de la Croix sur le front des enfans, long-temps avant de les baptiser.

Ce discours iroit-il à qui près du tombeau
L'on diroit : Laissez le déchirer ses blessures,
Il n'en est pas guéri. L'esprit plein d'aventures,
De Fables, de Romans, dont j'aimois les Heros;
Un Anchise, un Enée, altéroient mon repos.
Le destin de Didon me sembloit déplorable,
Elle m'attendrissoit, je la trouvois aimable;
Et dans l'excès d'amour qui termina son sort,
Je pleurois son trépas, & me donnois la mort.
Car n'est-ce pas mourir? Quelque chose qu'on fasse,
L'ame qui vit en Dieu, meurt en perdant sa grace,
Les Docteurs * aux Enfans cachent la verité :
Sur les mœurs, sur la foi, pleins de sécurité,
Ils leur réciteront l'embrasement de Troye :
Mais pour aller au Ciel enseignent-ils la voye ?
Ils ont à la chercher tant de facilité,
Qu'ils la trouvent sans grace & sans humilité,
Revenons cependant à cette infortunée,
A la tendre Didon, la victime d'Enée :
Vous qui lisez son sort, moderez vos regrets,
Puisqu'elle n'a vécu que deux cens ans après.
Voilà donc le talent des Maîtres de Grammaires,
De vendre impunément de pareilles chimères ;
Falloit-il m'occuper de ces folles amours ?
Vous, Seigneur, Vous, mon Dieu, que j'aimerai
 toujours,
Je veux vous consacrer mes écrits, mes paroles.
Loin de moi pour jamais, affections frivoles.

* Ceux qui instruisoient les enfans dans ce temps, ne faisant que sortir du Paganisme, en conservoient presque tous les usages.

PÉNITENT. *Chant II,*

Aimer la créature, & fuir le Créateur,
Hélas, infortuné, quel étoit mon malheur !
Comme ce fils ingrat dont parloit votre Verbe,
Volage, intempérant, intraitable, superbe,
Au gré de mes desirs vivant à l'abandon,
Je dissipois les biens dont vous m'aviez fait don.
Votre crainte à la fin vint me servir de digue :
Confus, à vos genoux, j'imité ce prodigue.
Mais, ô Pere trop doux, prompt à vous apaiser,
Vous me rendez les bras, & m'offrez un baiser.
Que d'un si grand bienfait mon ame s'applaudisse,
Et que tout ce qui vit, vous loue & vous benisse.
Je rappelle à présent le cruel souvenir
Des sales voluptés dont j'osai me ternir.
En m'éloignant de vous, Unité souveraine,
Je cherchois le plaisir, & ne trouvois que peine,
Du nombre des objets mon cœur étoit charmé ;
Je voulois à la fois l'aimer, en être aimé.
La multiplicité qui d'abord embarrasse,
N'arrête point mon choix, il faisoit tout, l'embrasse.
Dans mes vives ardeurs pensant en Conquérant,
L'Univers à mon gré n'étoit pas assez grand.
Au lieu de me borner aux amours légitimes,
Aux unions d'esprit, je me livrois aux crimes,
Votre juste courroux alloit fondre sur moi,
Je ne connoissois plus ni précepte, ni loi.
La chaîne du péché que je traînois sans cesse,
M'empêchoit d'écouter remord & synderèse.
Je restois impuni, mes faciles parens
Affectoient d'ignorer tant de déreglemens :
Et vous-même, Seigneur, vous gardiez le silence,

Tandis que le Démon, content de ma licence,
Me fouloit sous ses pieds, ainsi que mes amis
Qui croyoient triompher de s'être tout permis,
Sur les plus libertins on s'excite, on se forme :
Celui qui n'a pas fait le mal le plus énorme,
S'en ventera du moins, & voudra l'attester
Par des crimes réels, si l'on ose en douter.
Je voyois à regret que dans cette malice
On m'avoit surpassé, craignant d'être novice.
A l'âge de seize ans je semblois confondu
Lorsqu'un autre passoit pour être plus perdu.
Le larcin défendu par cette loi suprême
Que vous avez gravée au fond de nos cœurs même ;
Le larcin, dis-je, entroit dans nos amusemens,
Une nuit nous étions plusieurs mauvais Enfans,
Après avoir couru selon notre ordinaire,
Nous nous dîmes tout bas : quel tour pourrions-nous
faire ?

L'arbre de mon voisin s'offre alors à nos yeux,
Pour en cueillir les fruits chacun fait de son mieux,
Le desir de voler sans besoin, par caprice,
Ne nous parut charmant que par son injustice.
De celui qu'on voloit prévoyant les regrets,
Nous arrachions ses fruits, pour les jeter après.
Ah ! qu'il sera piqué de n'avoir plus de poires,
Disions-nous, enchantés de nos actions noires.
Ainsi nous ne volions que pour être méchans,
Et pour nous donner l'air d'hommes indépendans.
Voilà pourtant, Grand Dieu, la conduite coupable
Que tenoit un Mortel qui vous est redevable.
Si des crimes plus grands n'ont pas souillé ses mains,

Vous l'aviez sçu borner dans ses mauvais desseins :
Votre bonté pour lui les rendoit impossibles ,
Quiconque a respecté vos Jugemens terribles ,
Ne doit point insulter mes remords douloureux :
Vous seul l'avez sauvé de ces dangers affreux.
Le Juste ne doit point présumer de sa force :
Les vices ont sur nous ou plus ou moins d'amorce.
Suprême Médecin , ceux qui sont garantis ,
Vous doivent encor plus que ceux qui sont guéris.

CHANT TROISIEME.

JE quittai mon Pays pour me rendre à Carthage,
Et n'y fus pas plutôt, que tremblant d'être sage,
Mes avides regards sur les objets divers ,
Inquiets, empressés, cherchoient de nouveaux fers.
Mon ame dans sa faim, sortant hors de soi-même,
Sembloit leur dire à tous. Il me tarde que j'aime ;
Enflammez promptement un cœur fait pour l'amour :
Il ne faut pour aimer , pour être aimé , qu'un jour.
Je ne fus pas long-temps, sans trouver cette chaîne :
La beauté qui me plut n'étoit point inhumaine ;
Elle reçut, pour prix de son attachement ,
Une jalouse ardeur, pleine d'emportement.
Grand Dieu, vous permettiez que notre incontinence
Dans ses propres desirs trouvât sa pénitence ,
Ce n'étoit pas encor toutes mes passions ,
J'aimois à la fureur, les déclamations ,
Ces spectacles galans, où l'amour plein de charmes

Est feint persécuté, pour nous tirer des larmes ;
Les acteurs dans nos sens jettent l'émotion ,
Ils saisissent d'abord , notre compassion ;
Nous pleurons des malheurs qui ne sont que des fables ,
Et nous ne sentons point les nôtres véritables.
Plaindre les malheureux , c'est une charité :
Mais s'attendrir exprès , c'est sensualité.
Lumière de nos cœurs , Ocean de sagesse ,
Votre tendre pitié me poursuivoit sans cesse.
Comme le Pelican conserve ses petits ,
Qu'il nourrit dans son sang , & cache dans les nids !
De même , votre amour , que l'on peut dire extrême ,
Paroit les coups mortels , que barbare à moi-même
Je portois tous les jours , par des crimes nouveaux
Dans votre temple : ô Ciel , ô le comble des maux !
Je tramai des desseins en tout point détestables ,
Vos châtimens sur moi furent épouvantables ,
Quoique bien au dessous de l'horreur du forfait.
Dans ce temps mon sçavoir , égala mon souhait.
Je me flatai d'abord , de la folle esperance
D'acquérir les lauriers , qu'on donne à l'éloquence ,
Aspirant au Barreau , j'avois prémédité
D'y donner un champ libre à ma vivacité ,
Le simple , le naïf , ne tentoient point ma gloire ,
C'étoit la fausseté , qu'il falloit faire croire.
La finesse d'esprit , dans mon aveugle état ,
Sur un mensonge adroit me montrait plus d'éclat.
Un livre cependant , que l'on nommoit * *Hortense* ,
Tombe un jour dans mes mains : j'y vis la différence

* Ouvrage de Cicéron.

D'un homme sage à moi : je me sentis toucher ,
Et me levai , Seigneur , afin de vous chercher ;
O Sagesse du Ciel , présent incorruptible ,
Disois-je , ferez-vous toujours inaccessible ?
Cicéron comme moi n'étoit qu'un Orateur :
Ah ! que n'a-t'il parlé de notre Redempteur ?
Du Fils du Dieu vivant ; sa clarté seroit sûre ,
Poursuivois-je : Voyons dans la Sainte Ecriture ,
Je la lus aussi-tôt ; mais sa simplicité
Ne s'accommodoit point avec ma vanité ,
Indiscret , orgueilleux , appésanti de crimes ,
Aurois-je pénétré ces Mysteres sublimes ,
Que les humbles de cœur lisent avec transport ?
Piqué de n'avoir fait qu'un inutile effort ,
J'osai porter tout haut un jugement risible ,
Estimant Cicéron au-dessus de la Bible.
C'étoient là mes penses , lorsque des Sectateurs ,
Gens charnels , insensés , répandoient leurs erreurs ,
Verité ! crioient-ils : Qui voudra la comprendre ,
Se range parmi nous afin de nous entendre.
Un zèle curieux à l'instant me surprit.
Ils prononçoient souvent le Nom de Jesus Christ :
Ce Nom qui dans mon cœur fut gravé dès l'Enfance ,
Fit qu'aux Manichéens je pris quelque assurance.
Leurs discours étoient vifs , leur abord étoit doux ;
Aimable Verité ! j'ouïrai-je de vous ?
M'écriai-je , ravi de leur belle promesse.
Ce piège de Satan acheva mon yvresse ;
Cependant , Pere Saint , ils n'offroient à mes yeux
Dans votre Firmament que les corps radieux ,
La Lune , le Soleil. Ma soif étoit extrême :

Helas ! vous le sçavez , je vous cherchois vous-même.
Les Etres lumineux ont un éclat bien doux ;
Mais tous brillans qu'ils sont , que sont-ils près de
Vous ?

Je l'avouë , ô mon Dieu , je me laissai surprendre
A la témérité de vouloir vous comprendre.
Vous , que même les cieux ne peuvent contenir :
Je vous donnois un corps que j'osois définir.
Si les Grammairiens nous apprennent des fables ,
Ils ne les donnent pas pour être veritables :
Si leur travail est vain , il est moins dangereux
Que * ces dix Elémens , dont cinq sont ténébreux.
Quant aux Manichéens , suivant leur rêverie ,
Si leurs Elûs mangeoient quelque figue cuëillie ,
De petits Chérubins retenus dans ces lieux ,
De leur chaud estomac remontoient dans les Cieux.
Ils m'auroient moins blâmé d'assassiner un homme ,
Que d'oser en passant arracher une pomme.
L'humidité d'un fruit sembloit leur figurer
Qu'il avoit du chagrin , & qu'il alloit pleurer.
Ma mere en peu de temps apprit ma phrénésie :
Quoi , dit elle , Augustin est dans cette hérésie !
Souveraine Bonté , pour ce fils malheureux ,
J'ose vous consacrer mes larmes & mes vœux :
Ne lui refusez pas un regard de clemence ,
Vous seul changez les cœurs : ô suprême-Puissance ,
M'abandonneriez vous à l'affreuse douleur
Dont un crime si grand va penetrer mon cœur.
Vous approuviez , Seigneur , son intention droite.

* Les Manichéens croyoient dix Elémens , dont cinq mauvais faisoient la guerre aux cinq autres.

Dans un songe divin , sur une regle étroite ,
Elle se crut de bout : Un homme rayonnant
Pour arrêter ses pleurs , lui dit en souriant :
Pourquoi vous consumer d'une crainte inutile ?
Mon fils se perd , dit elle : Ah ! soyez plus tranquille ,
Reprit il. En voyant ce cher fils près de vous ,
Elle m'y vit , Seigneur , par cet espoir si doux ;
J'en reçus aussi-tôt un accueil favorable.
J'étois par mon erreur , éloigné de sa table ;
Elle sut me conter avec précision
Ce songe consolant : L'interpretation
Que j'en fis sur le champ , fut à mon avantage.
Vous verrez , lui disois-je , à quel point je suis sage
D'estimer Manichée & de suivre sa loi.
Bien-tôt , vous vous rendrez , au même lieu que moi.
Non , mon fils , repondoit cette femme prudente :
Je ne vous suivrai point , ce n'est pas mon attente
Vous serez où je suis , en vivant dans la foi.
Cette promesse enfin dissipe mon effroi.
Ce qu'elle repartit fut un coup de lumiere ,
Qui me frappa le cœur ; mais qui ne dura guere.
Car des Manichéens je fus le Partisan ,
Et restai dans l'erreur , encor près de dix ans.

CHANT QUATRIEME.

DE plus en plus, Seigneur, séduit par l'imposture,
J'étois pour le Démon une riche capture ;
D'après lui je trompois , en secret , en public ,
Ayant de mes talens un heureux pronostic :

Personne ne parloit avec autant d'aisance !
Loin d'avoir pour mon Dieu de la reconnoissance,
J'étois un ennemi de sa Religion ;
Mon orgueil triomphoit. La superstition
Donnoit encor l'essor à mes projets étranges.
Je brûlois du desir d'acquérir des louanges.
Enfin, quand j'obtenois quelque applaudissement,
Mon foible cœur nageoit dans le ravissement.
D'autre part desirant rendre mon ame pure,
De mes mauvais penchans, qui causoient sa souillure,
J'allois à ces Elûs, hommes accommodans,
Et leur faisois manger des morceaux succulens,
Pour qu'en leur estomac, nouveau laboratoire,
Ils m'en fissent des Saints de plus fraîche mémoire.
De tels Intercesseurs m'ayant rendu la paix,
Je retournois content pécher plus que jamais.
J'enseignai dans Tagaste où j'avois pris naissance,
L'art de vaincre l'esprit par la forte éloquence.
Bien que mes sentimens fussent défectueux,
J'aimois les Ecoliers soumis & vertueux :
Je leur montrois sans fard quel étoit l'artifice
Dont on pouvoit user pour tromper la Justice,
Et sauver l'innocent comme le criminel.
Vous regardiez de loin, Dieu puissant, éternel,
La simple intention que j'avois conservée,
Mes vices l'entouroient d'une épaisse fumée :
Un certain point d'honneur me rendoit scrupuleux.
On vint me dire un jour d'un ton mystérieux :
Un Devin vous fera remporter la Couronne
Qui fait le prix des Vers : l'Art magique la donne.
Il possède cet Art : Pour gagner les Démon,

Il ne faut immoler qu'un bouc & deux moutons :
Ainsi vous l'obtiendrez. Non, repris-je en colere,
Ce crime monstrueux me la rendroit trop chere.
Dût-elle me combler d'un immortel honneur,
Fût-elle de rubis, j'en aurois de l'horreur.
Je n'en dis pas autant de cette Astrologie
Sur qui des Curieux passent toute leur vie.
Les Astres, selon eux, rendent méchans ou bons.
Comme il ne falloit pas invoquer les Démons,
J'entrepris d'accorder cette étude à la mienne :
Je sçavois cependant qu'elle étoit peu Chrétienne.
L'Eglise la défend. Un Pénitent touché
Ne dit-il pas : *Seigneur, pardonnez, j'ai péché.*
La volonté dans nous ne dépend point d'un Astre :
Si l'homme est criminel, * lui seul fait son désastre.
Une Planette au Ciel qui sert à la saison,
Ne sçauroit ici-bas regler notre raison.
Je reçus de la main d'un Médecin habile,
Ce Prix tant désiré, la Couronne fragile,
Qui fit voir un instant sur mon front glorieux,
Que je sçavois parler le langage des Dieux.
Ce fut en Proconsul qu'il pris mon ouvrage.
Comme je le connus aussi docte que sage,
Sur mon nouveau dessein je fus le consulter :
Gardez-vous, me dit-il, de vous en entêter ;
Il est pernicieux d'aimer l'Astrologie,
J'ai moi-même éprouvé que c'est une folie
Qui ne s'accorde point avec la probité :
L'art que vous professez, a plus de dignité :
C'étoit son sentiment, & l'éloquent Nébride,

* Les Hommes ont absolument leur libre arbitre.

Aussi jeune que moi , mais d'un esprit solide ,
M'en avoit dit autant : je me moquai de tout ,
Me flattant de pousser ce sçavoir jusqu'au bout.
Un * ami qui m'aimoit d'une attache trop tendre ,
Se fit Manichéen à force de m'entendre.
Par un parfait rapport de goûts , de sentimens ,
Il déferoit toujours à mes raisonnemens :
Je ne pouvois sans lui passer une journée ;
Esclave fugitif , dans la voye égarée
Je l'avois entraîné ; mais vous sçutes , Seigneur ,
Par une prompte mort , l'arracher à l'erreur.
Jugemens de mon Dieu , profonds , impénétrables ,
Vous avez pour sauver des secrets immanquables.
Ce jeune homme en son lit étoit sans sentiment :
On le fit baptiser. J'attendois le moment
Pour railler avec lui des effets du Baptême.
En suivant ce dessein , mon trouble fut extrême ,
Lorsqu'il me repartit : Eloignez-vous de moi ,
Je serai contre vous , défenseur de la foi.
Etes-vous mon ami ? Cessez de me contraindre ,
Et ne me forcez pas de fuir & de vous craindre.
Je cachai le dépit de mon cœur agité ,
Vous vintes l'affranchir de l'importunité
Que je lui préparois en sa convalescence.
La fièvre le reprit , & pendant mon absence ,
Il meurt en vrai Chrétien , contrit d'avoir erré.
Sa perte me rendit comme un désespéré :
Saïsi d'un noir chagrin , je m'écriois sans cesse :
Je ne le verrai plus : pour comble de tristesse
L'image de sa mort me poursuit en tous lieux.

* Saint Augustin , n'a point nommé cet ami.

Tu n'es plus cher ami , que je suis malheureux !
Quand tu voyois le jour , esperant ta présence ,
Je disois , je l'attends , le voici qui s'avance.
Tu ne reviendras point partager mes douleurs ,
Après toi je ne vois rien de doux que mes pleurs ;
J'en répands un torrent ; & je crains que la vie
Dont tu jouis en moi , ne soit encor ravie.
Tu la perdras deux fois , si je cours à la mort ;
Mais vivrai-je sans toi ? Quel déplorable sort !
Epargnons cependant cette part qui t'en reste.
Si Pilade autrefois chérissoit son Oreste ,
S'il desira mourir pour le lui mieux prouver :
Moi , cher ami , je vis pour te mieux conserver.
Taghasse me devint un séjour effroyable ;
Retourner vers mon Dieu , j'en étois incapable :
M'étant formé d'ailleurs un fantôme trop vain ,
Je fuyois dans ses bras , & retombois soudain.
Je restai sans appui , le cœur plein de tenebre :
Eloignons , s'il se peut , cette image funebre ,
Disois-je , je languis pour m'en trop occuper.
Carthage me plaisoit , je vais m'y dissiper :
J'y trouvai des amis qui sécherent mes larmes ,
Nouvelle affection , commerce plein de charmes :
Satisfait de les voir , de les assembler tous ,
De nous entretenir , de n'être point jaloux ,
De s'entre-disputer sans aigreur ni murmure ,
De lire des Auteurs , non sans quelque censure ,
De répandre le sel en nos discours joyeux ;
De nous entr'applaudir de la bouche , des yeux ;
Et par ce doux accord allumer une flamme
Qui nous réunissoit tous en une seule ame.

C'est le présage sûr du bonheur avenir,
Quand les esprits ainsi peuvent se convenir ;
Mais il faut toutefois être dans l'assurance
Qu'on a pour vous, Seigneur, l'amour de préférence.
Heureux donc qui dans vous aimera ses amis,
Il n'en perdra pas un, s'ils vous sont tous soumis.
Qui cherche votre loi, vous trouve favorable,
Mais qui fuit vos regards, pour se rendre coupable,
Va de vous bienfaisant, à vous-même irrité,
Et se brise en heurtant votre sévérité.
Tournez, Dieu des vertus, vers nous votre visage :
Que son éclat divin soit le précieux gage
De l'éternel repos qu'on goûte en vous voyant.
Les beautés d'ici-bas finissent en naissant :
Leur progrès est-il fait, elles sont succédées
Par d'autres que l'on voit à leur tour dégradées.
Mon ame, qu'attends-tu de l'instabilité ?
Un ruisseau qui s'écoule avec rapidité,
Est moins vif que le temps qui s'échappe, s'envole,
Et qui nous fait passer comme notre parole.

CHANT CINQUIÈME.

Recevez, ô mon Dieu, par ma Confession,
Un hommage public de ma soumission :
Hâtez-vous de guérir mon ame languissante,
Que vos nouveaux bienfaits la rendent plus fervente :
Ma bouche annoncera chaque jour les bontés
Dont vous comblez les cœurs que vous avez domptés.

L'homme n'est pas le seul qui chante vos merveilles,

Ah ! s'il étoit permis à nos foibles oreilles

D'entendre les concerts des célestes Esprits :

Animés par leurs voix , nous pousserions des cris ,

Et nous dirions comme eux : Créateur adorable ,

Vous êtes le seul Saint , nul ne vous est semblable.

Que je vous aime donc , Auteur de mon salut ,

Que je n'aime que vous , c'est mon unique but.

Un Evêque fameux par son brillant langage ,

Fausste , Manichéen , vint prêcher à Carthage.

Sur sa grace à parler on m'avoit prévenu ;

Mais il n'avança rien qui ne me fût connu.

Cette Secte à la fin me devint importune :

Sans cesse on y parloit du Soleil , de la Lune.

Ces Astres , disoient-ils , sont des chars lumineux

Qui servent au Seigneur à parcourir les cieux.

Fausste en traits élégans étoit inimitable ,

Il me parut pourtant moins sçavant qu'agréable :

Tout ce qu'il répéta , pour en être mieux dit ,

Ne put sur ma raison gagner aucun credit.

Les Livres des Payens sont même préférables

A la profusion de ces nouvelles fables.

Cependant je m'y tins , ne sçachant que choisir ,

Et bornai mes projets aux soins de m'enrichir.

Ainsi , Roy de nos cœurs , par votre providence ,

Je négligeois l'erreur pour chercher l'opulence.

On me promet à Rome un poste avantageux

Avec des Ecoliers dociles , généreux :

Ceux de Cartage étoient des lions indomptables ,

Ils avoient introduit les Coutumes damnables

D'entrer en nos maisons , d'y rompre , d'y piller :

C'étoient des furieux qu'on auroit dû lier.
Ils n'étoient point punis , ou plutôt il faut dire
Qu'ils ne l'étoient que trop par cet affreux délire.
Monique qui m'aimoit plus qu'on ne peut aimer ,
Apprenant mon départ , me suit jusqu'à la mer.
Pour m'en débarrasser , & hâter mon voyage ,
Je feignis qu'un ami qui partoît de Carthage ,
M'arrêtoit près de lui , seulement jusqu'au temps
Qu'il pourroit s'éloigner avec l'aide des vents.
Je trompois sans regret une Mere si tendre ,
Dans un Temple voisin elle fut pour m'attendre :
Au moment que pour moi vous receviez ses pleurs ,
Je mets en m'embarquant le comble à ses malheurs.
Dans Rome en arrivant , surpris de maladie ,
Je me vis sans frémir prêt à quitter la vie :
Il ne falloit qu'un pas pour tomber aux enfers :
Pour mes crimes nombreux que de gouffres ouverts ?
Déjà mort en Adam , & plus mort par moi-même ,
Ennemi de mon Dieu , j'expirois sans Baptême.
Le Sang de Jesus-Christ , sa sainte Passion ,
Suivant mes Dogmes faux n'étoient qu'illusion.
Enfin ma mort étoit d'autant plus véritable ,
Que celle du Sauveur me sembloit incroyable.
Vous ne permîtes pas , adorable bonté ,
Que dans l'orgueil affreux qui m'avoit surmonté
Je perdisse le jour : Mon ame criminelle
N'auroit pû rencontrer que la mort éternelle.
Monique dans Carthage ignorant mon état ,
Oublioit à vos pieds combien j'étois ingrat.
Présent où vous prioit cette Mere attendrie ,
Présent où je souffrois , vous me rendiez la vie.

Car si je fusse mort , quelle horrible douleur
De cette chaste Veuve eût déchiré le cœur !
Non Seigneur , non Dieu Saint , il n'étoit pas possible
Qu'à ses soupirs pressans vous fussiez insensible.
Un * Juste en votre Nom la consolant un jour ,
Lui promit que pour vous je brûlerois d'amour.
Après tant de forfaits qu'il vous plaît de remettre ,
Vous voulez bien encor vous engager , promettre.
Votre extrême bonté , Pere du Redempteur ,
De ceux qui vous devoient vous rend le débiteur.
Pour mieux toucher mon cœur d'une grace enlevante,
Vous guérissiez le fils de votre humble servante.
Quel est mon premier soin , c'est de courir au mal.
Je crois pour m'excuser qu'un principe fatal
Nous contraint à pecher par son pouvoir suprême :
Ce principe méchant n'est autre que nous-même.
Nous nous livrons sans cesse aux plus folles ardeurs,
Et nous ne voulons point nous avoüer pecheurs.
Rome, où je fus reçu Maître de Réthorique ,
M'offrit des Ecoliers d'une humeur pacifique ;
Mais ces doux Ecoliers étoient de francs voleurs ,
Qui pour ne point payer quittoient leurs Professeurs.
Ils nous frustroient ainsi de notre récompense ,
Et s'en alloient ailleurs escroquer la science.
Un si bas procédé m'irritoit à l'excès
Bien moins pour vous , mon Dieu , que pour mes
interêts.

Sçachant que l'on mandoit au Gouverneur de Rome
Que Milan de sa main vouloit un habile homme
Qui pût montrer les Arts parmi ses Habitans ,

* Saint Ambroise , Evêque de Milan.

Je demandai l'emploi , l'obtins en peu de temps :
Je trouvai dans Milan Ambroise , ce Saint Pere ,
Le même à mon sujet qui rassura ma Mere ,
Ce grand Dispensateur *du celeste Froment* ,
De ce Vin qui nourrit , enivre saintement.
Vous voulutes , mon Dieu , m'exposer à sa vûë ,
Pour qu'il vous recouvrât cette brebis perdue.
De l'entendre parler j'étois fort curieux :
Sa joye à mon abord éclata dans ses yeux.
Tant d'accueil m'inspira de la reconnoissance :
Il prend de mon salut une haute espérance ,
Tandis qu'en Philosophe Académicien
Je disputois sur tout , & ne décidois rien.
Les biens qu'il annonçoit me paroissoient frivoles ,
Je n'étois attentif qu'au choix de ses paroles.
Fausste a plus d'agrément , Ambroise a plus d'esprit ,
Disois-je , sans prévoir quel en seroit le fruit.
Ainsi la verité ne m'étoit pas sensible ,
J'en approchois pourtant d'un pas imperceptible.

CHANT SIXIEME.

O Souverain Seigneur , ô ma chere espérance ,
O mon unique appui dès ma plus tendre enfance !
Dites-moi : Dans quel lieu vous étiez-vous caché ,
Lorsque je m'abîmois dans l'horreur du peché ?
Comment restant en nous par votre sainte essence ,
Etes-vous éloigné d'un cœur qui vous offense ?
Ne pouvant habiter dans qui hait votre loi ,

Comment donc étiez-vous partout & loin de moi ?
Vous chercher ; & Vous , fuir : est-il peine plus rude ?
Trop fâcheux souvenir de mon incertitude ,
Ma curiosité faisoit mon désespoir ;
Je voulois sur la Foi ne rien croire & tout voir ,
Ambroise cependant en prêchant sur la Bible ,
Me fit trouver un jour sa créance possible :
Ne cessant d'admirer tant d'érudition ,
Je sentis du respect pour sa Religion.
Confus d'avoir suivi l'erreur Manichéene ,
Je me resous enfin d'être Cathécumene.
Tandis que sur mon sort ne pouvant se calmer ,
Monique pour me voir s'exposoit sur la mer.
Sa confiance en Vous anime son courage ,
Elle ne s'émeut point , prête à faire naufrage ;
Regardant sans pâlir , la tempête , les flots ,
Elle élève sa voix , & dit aux Matelots :
Le Fils du Tout-Puissant , le Redempteur du Monde ,
Quand on espere en lui , feroit marcher sur l'onde.
Implorez son secours , & vous verrez le port
Qui vous délivrera des frayeurs de la mort.
Les vents impétueux , à cette foi si vive ,
Se changent en zéphirs : on apperçoit la rive ,
Levant les mains au ciel , poussant des cris joyeux ,
On aborde , & chacun court accomplir ses vœux.
Ma Mere en peu de temps vint s'offrir à ma vûë.
Mon ame étoit toujours de grace dépourvuë ,
Puisque la verité ne brilloit pas pour moi ;
On ne la peut trouver qu'au centre de la Foi.
Apprenant mon état , Monique est peu touchée
De me voir mépriser l'erreur de Manichée.

Si ce commencement seconde ses souhaits ,
 Il me faut pour sa joye un état plus parfait.
 Quoique ce premier pas dût adoucir sa peine ,
 Elle voudroit me voir dans l'Eglise (a) Romaine.
 Sans cet asile sûr , tout lui paroît écuëil ,
 Me portant dans son cœur, ainsi qu'en un cerçuëil ;
 Seigneur , de votre amour elle attend cette preuve ,
 Que me rendant le jour comme au fils de la (b) Veuve ,
 Vous me disiez enfin : Jeune homme , levez-vous ;
 Et connoissez combien votre Sauveur est doux.
 C'est ainsi que pensoit cette femme sensée ,
 Pendant qu'aux vanités je fixois ma pensée.
 Pour acquérir plutôt des biens & de l'honneur ,
 Je me chargeai du soin de louer l'Empereur.
 Il falloit exceller dans son Panegyrique ,
 J'employe à cet effet , toute ma Rethorique ;
 Mais , Seigneur , le mensonge en faisoit l'ornement ,
 Et ceux qui le voyoient , admiroient mon talent.
 C'est l'usage établi : Quiconque voudra plaire
 Près des Grands , doit mentir , ou plutôt doit se
 taire ;
 Car s'ils sont éclairés , c'est mal faire sa cour :
 Qui leur feint des vertus , met leurs vices au jour.
 Un de mes Ecoliers , d'une illustre naissance ,
 Alipe , homme d'esprit , bon jusqu'à l'excellence ,
 Me croyoit du sçavoir , & m'aimoit tendrement ;
 Pour suivre mes leçons il se rend à Milan.

(a) Sainte Monique sçavoit qu'il ne faut jamais être séparé de son Chef , quand on veut être sauvé.

(b) Jesus-Christ ressuscitera le fils d'une Veuve de la Ville de Naïm.

Nous restâmes amis , malgré la brouillerie
Que son pere avec moi fit naître par envie.
Ce jeune homme du Cirque aimoit l'amusement ,
Grand Dieu , pour l'en guérir , vous prîtes le moment :

Quelques mots sans dessein , opererent la cure.
Un jour dans un discours , où j'usois de figure ,
Le Cirque en mon esprit , s'offrit pour m'exprimer :
Alipe étoit présent , je semblois m'animer ,
Et tirant vivement par quelques railleries
Sur ceux qui se livroient à pareilles folies ,
Mon ami prit pour lui ce que j'en avois dit ;
Mais loin d'en ressentir contre moi du dépit ,
Il n'en veut mal qu'à lui , m'estimant davantage.
L'Ecriture nous dit : *Reprenez l'homme sage ,*
Il vous aimera mieux : Vous l'avez obligé.
Alipe , en le prouvant , fit plus , fut corrigé.
Qu'un cœur est foible , ô Dieu , s'il se défait d'un
vice ,

Il retombe bientôt dans quelque précipice.
Le jeune Alipe encor devint passionné
D'un spectacle qui rend l'Auditeur forcené.
Dans Rome ses amis , des Combats Idolâtres ,
L'emmenent malgré lui , dans les Amphithéâtres ,
Je vous suis , leur dit-il , mais je ferme les yeux ,
Pour ne pas regarder d'aussi barbares jeux.
Plut au Ciel qu'il eût pû garantir ses oreilles ,
Les battemens des mains , ces cris ; quelles mer-
veilles !
Lui font ouvrir les yeux , il prend part à l'horreur ;
Et regardant couler le sang Gladiateur ,

Il devient à l'instant inhumain , sanguinaire ,
Criant plus haut que tous. Ainsi ce téméraire ,
Pour avoir présumé de sa force sans vous ,
Ne sçauroit s'arracher , à ces funestes coups.
Votre bonté , Seigneur , abondante en miracles ,
Daigne enfin le tirer de ces affreux spectacles ;
Mais bien long-temps après , pour qu'il pût mieux
 penser
Que votre seul secours , pouvoit l'en dispenser ,
Vous vouliez , ô mon Dieu , que rappelant sa chute ,
A semblables fureurs il ne fut plus en bute :
Devant être en l'Eglise un Prelat éminent ,
Vous permîtes qu'il eût encore un accident ,
Qui lui fit découvrir par son expérience ,
Que l'on confond souvent , le crime & l'innocence.
Alipe près d'un Change avoit porté ses pas ,
Il entend tout-à-coup , des cris , un grand fracas :
Un écolier fuyoit , jettant une coignée ,
Que pour rompre des plombs il avoit apportée.
Alipe le voyant , veut apprendre pourquoi
Cet homme qu'il connoît , fuit avec tant d'effroi :
Il trouve sous ses pieds la fatale coignée ,
Il la prend , mais à peine il l'a considérée ,
Qu'une foule de peuple à l'instant le saisit ,
Et le traîne en prison , comme pris en délit.
Enfin un Architecte , ami du jeune Alipe ,
Des affronts qu'on lui fait , demande le principe ,
Il le tire à l'écart , & sçait bien-tôt comment
On l'accuse d'un vol , dont il est innocent :
Il court à la maison , où loge le coupable ,
Le peuple qui le fuit , presse Alipe , l'accable :

Un serviteur qui voit la coignée en sa main ,
Dit qu'elle est à son maître , & le prouve soudain.
Alors mon cher ami , libre plein d'assurance ,
Rendit graces , Seigneur , à votre providence.

CHANT SEPTIEME.

JE devins inquiet à l'âge de trente ans ,
Et je me reprochois la perte de mon temps :
Les vertus qu'autrefois , j'avois tant désirées
Etoient plus que jamais de mon cœur éloignées :
Il faut pour les avoir , être soumis à Dieu ,
Disois-je : mais comment , frequenter le saint lieu ?
Je donne aux écoliers toutes mes matinées ,
Je sacrifie aux Grands la fin de mes journées ,
Il faut trouver le temps de dicter mes leçons ,
Je dois à mes amis mes récréations ,
Les nuits à mon repos : cette vie incertaine
Se passe à rechercher une richesse vaine.
O Ciel , ne puis-je faire un genereux effort ,
Que me restera t'il , à l'heure de la mort ?
Car je n'ignore point que l'ame est immortelle :
Si cela n'étoit pas , ô sagesse éternelle ,
Des prodiges si grands seroient-ils accomplis ?
Auriez-vous fait en Croix immoler votre Fils ?
Je ne prévois que trop l'implacable vengeance
Que vous prendrez un jour de mon indifférence.
Pourquoi tant differer , il faut nous convertir.
Faisons-nous par nos mœurs un heureux avenir ;

Mais que dis-je ? Attendons, le monde a trop de charmes :

Pour vouloir le quitter : je sens naître mes larmes :
Ne suis-je pas au point d'obtenir un emploi ?
Quand j'en ferai pourvû , plus fidèle à la loi ,
Je sçaurai me choisir une épouse si belle ,
Que ma felicité sera d'être avec elle.

Ma mere à qui j'appris mes nouveaux sentimens ,
M'offrit une beauté , qui n'avoit que treize ans :
Je conservois du goût pour le libertinage ;
Cet obstacle auroit pû rompre mon mariage ,
J'avois une maîtresse à qui j'étois soumis ;
De notre amour secret , nous avions même un fils.
Il fallut consentir qu'on me separât d'elle :
Je sens à la quitter , une douleur mortelle.
Elle se convertit , n'étant plus sous mes yeux ,
Et moi je pris encor d'illegitimes nœuds.
Que la Terre, les Cieux , vous offrent leur priere ,
Ocean de bonté , de graces , de lumiere ,
Plus j'étois loin de vous , plus vous vous appro-
chiez ;

Pour vous fuir , je courrois ; pour m'avoir , vous
voliez ?

Malheur , malheur à vous ! ames audacieuses :
Quoi , dans les voluptés vous croyez être heureuses.
Vouliez-vous ressentir un amour doux & pur ?
Allant à votre Dieu , vous l'auriez trouvé sûr :
Il vous eût consolé dans votre inquiétude ;
Il est votre repos , votre béatitude.
Voulez-vous , nous dit-il , avancer dans le bien ?
Je vous offre mon bras , & suis votre soutien.

A force de chercher , n'étant plus si superbe ,
Je trouvai que Platon avoit parlé du Verbe :
Ce Sage , sans prévoir d'un Dieu l'abaissement ,
Prenant un ton divin , dit , qu'au commencement ,
Le Verbe étoit en Dieu , qu'il étoit Dieu lui-même ;

Que toutes choses sont par son pouvoir suprême ;
Que rien n'est fait sans lui ; qu'il est la Verité ;
Que sa lumiere luit dans notre obscurité ;
Que malgré son éclat , elle n'est point connue
Des esprits ténébreux , indignes de sa vûe.

Voilà jusqu'où Plâton semble être parvenu ,
Mais du Verbe fait chair il n'est point prévenu.
Aussi n'a-t'il pas dit que ce Verbe adorable
Vient chez soi , chez les siens , en Sauveur inéfable ;
Qu'il n'en est point reçu ; qu'enfin en ce bas lieu
Il donne à qui le fait , le nom d'Enfant de Dieu.

Je passe de Platon , à l'Ecriture Sainte ,
Et sens , en la lisant , mon cœur saisi de crainte
Les Prophetes qui sont , vos Organes , Seigneur ,
De vos desseins sur nous marquent la profondeur.
L'Apôtre * des Gentils , parle aussi leur langage ;
Et se rapportant tous , ils semblent du même âge.
Quel feu , que de clarté , quelle précision ,
Disois-je : mon esprit , cede à tant d'onction.

Enfin j'ai découvert ce bonheur veritable ,
Ce Trésor précieux , cette Sagesse aimable ,
Mes liens sont rompus , & je sacrifierai
A ce Verbe Divin les jours que je vivrai.
Pour monter dans les cieux , il est l'unique voye ,

* Saint Paul.

Que mon espoir est doux ! prenez part à ma joye,
Ministres du Seigneur, mes yeux se sont ouverts ;
Et le beau jour qui luit , me tire des enfers.
Je vis Simplicien , homme d'expérience ,
Qui du Prélat Ambroise avoit la confiance ,
Pour l'avoir fait Chrétien , & conduit aux vertus ;
Il peut faire pour moi , disois-je , autant & plus.
Ce Vieillard fut charmé , de voir que la Sagesse
De mon cœur par degrés se rendoit la maîtresse.
Pour m'exciter à suivre un attrait si divin ,
Imitez , me dit-il , l'illustre Victorin.
C'étoit un Professeur que je connus à Rome ,
Qui de Payen devint à mes yeux un saint Homme.
Ce Maître , renommé de tant de Senateurs ,
Qu'on venoit d'élever au sommet des grandeurs ,
Puisqu'on en voit encore à Rome la Statuë ,
Cet homme , poursuit-il , vient s'offrir à ma vûë.
Il me dit : Apprenez que j'ai quitté mes Dieux ,
Ami , je suis Chrétien. Pour me le prouver mieux ,
Repliquois-je , venez avec moi dans l'Eglise.
Quoi , vos murs rendront-ils mon ame plus soumise ?
Repartoit Victorin. Si vous êtes Chrétien ,
A l'Eglise , disois-je , ou je n'en croirai rien.
Il ne pouvoit encor mépriser l'opulence :
Des amis qu'il craignoit , le forçoient au silence.
Mais lisant & priant avec plus de ferveur ,
Il rougit de n'oser confesser le Seigneur.
Quoi , dit-il , aux Démons j'aurai servi de piege ,
J'aurai crû , réveré leur culte sacrilege ;
Et du Fils du Très-Haut je tairai les grandeurs :
Il me renoncera devant ses serviteurs.

Aussi-tôt il me cherche , & se rend à l'Eglise :
Je ne pouvois cacher ma joye & ma surprise :
Je vis ce front altier s'abaisser sous la croix ,
Ses amis étonnés en demeurent sans voix :
Les Payens orgueilleux *frémissent de colere* ,
Ils séchent de dépit ; mais Victorin espere
Que Dieu le soutiendra contre tant d'ennemis.
Le jour où son Baptême avoit été remis ,
Arrive , mon ami court où sa foi l'appelle.
On voulut ménager la crainte naturelle
Que semblable action fait naître sur l'esprit :
Vous pouvez en secret confesser Jesus-Christ ,
Dit-on à l'Orateur , c'est la regle commune.
Ah , répond Victorin , montant à la Tribune ,
Je parlois en public , lorsque j'étois Payen :
Parlerai-je tout bas , quand je me fais Chrétien.
Lorsqu'il fut apperçu de la Troupe fidelle ,
Chacun parut ravi , transporté d'un saint zèle :
C'est lui , c'est Victorin , c'est cet homme éloquent ,
S'écrioit l'Assemblée : O l'heureux changement !
Pour l'entendre parler , on s'impose silence.
Victorin prononça d'un air plein d'assurance
Le Symbole sacré qui marque notre foi :
Je me soumets , dit-il à la divine Loi.
La Troupe qui ne fait qu'un cœur , qu'une seule ame ,
S'embrase à ce récit d'une céleste flamme :
Sa joye & son amour pour ce nouveau Chrétien ,
Etoient comme deux bras , & formoient un lien
Qui l'attiroit dans tous , y fixoit sa présence ,
Comme par une douce & sainte violence.
Simplicien m'apprit cette Conversion ,

Afin de me donner plus d'émulation,
Pourquoi se livre-t'on à l'extrême allegresse,
Quand un pécheur touché revient de sa foiblesse ;
Et que même, Seigneur, dans votre auguste Cour
Les Angeliques voix celebrent son retour ?
C'est que l'enfant perdu, que l'on retrouve ensuite,
Est plus cher qu'il n'étoit, quand il trama sa fuite.
Un vaisseau sur la mer étoit prêt à perir :
Il échape : à la peur succede le plaisir.
Quelqu'un que nous aimons, est pris de maladie,
On a de ses douleurs une crainte infinie ;
Il étoit en santé bien moins intéressant,
Que foible du danger qui nous rendoit tremblant.
Vous, Agneau, vous Pasteur, vous laissez dans la
plaine.
Vos nombreuses brebis, pour chercher avec peine
Une seule à l'écart, qui fuit devant vos pas ;
Et vous la rapportez doucement dans vos bras.
Ainsi vous vous leviez dans votre amour extrême,
Et vous me poursuiviez, pour me traiter de même.

CHANT HUITIEME.

IL se formoit en moi comme deux volontés,
Dont l'une me portoit à chercher vos bontés :
Et l'autre m'attirant dans une servitude,
Regnoit sur mon esprit en forme d'habitude :
Me voyant arrêté par mes mauvais penchans,
Je faisois pour les fuir des efforts impuissans :
J'étois

J'étois comme celui que le sommeil accable,
Qui voudroit se lever, & n'en est point capable :
Je vous suis, m'écriois-je, attendez un moment,
Grand Dieu, j'ai discerné, votre voix clairement,
Contre sa vérité je ne puis me défendre :
Je l'entends, je la vois, je sens qu'il faut me rendre ;
Mais de grace attendez, je me convertirai ;
Peut-être dès demain pour vous seul je vivrai.
Un jour que je pensois à ce bien desirable,
Alipé de sa part, rêvoit près d'une table :
Un Seigneur de la Cour, nommé Pontitien,
Nous surprit, & railla ce manque d'entretien.
C'est, dit-il, fort bien fait de garder le silence ;
Mais que vois-je ? Ceci passe mon espérance :
Quoi ! vous lisez Saint Paul, son Livre est sous vos
yeux ;

Ah, mon cher Augustin ! bien-tôt vous ferez mieux :
Oui, j'attends tout de vous, après cette lecture.
Je m'occupe souvent de la Sainte Ecriture,
Repliquois-je, elle fait le bonheur de mes jours.
Pontitien sourit, reprenant son discours
Nous sommes, me dit-il, dans un temps plein de
graces :

Ambroise, ce grand Saint, attire sur ses traces
Quantité de Chrétiens qui peuplent les deserts ;
Plusieurs avec Antoine, ont été découverts ;
L'odeur de leurs vertus monte au Trône celeste.
Ce n'est pas encor tout : quand vous sçaurez le
reste ,
Vous glorifierez Dieu d'un si rare bonheur.
Deux jeunes Courtisans, chéris de l'Empereur,

Sortirent l'autre jour dans un dessein profane ;
Ils passent en chemin devant une cabane ,
Qui faisoit la maison d'un Serviteur de Dieu ;
Leur curiosité les conduit en ce lieu :
Y voyant en écrit , les maximes , la vie ,
D'Antoine pénitent , leur ame en fut ravie ;
Et s'enflammant déjà des feux du pur amour ,
Il faut , dit l'un des deux , que je quitte la Cour :
A quoi donc pensons-nous ? Que prétendons-nous
faire ?

Aurons-nous les vertus du moindre Solitaire ?
A quoi sert la faveur d'un Empereur Romain ?
On la gagne aujourd'hui , pour la perdre demain :
Il n'en coûte pas tant , pour plaire au Roi celeste.
Qu'un autre aime la Cour , pour moi je la déteste ,
Et pour m'en retirer , je choisis ce séjour.
Moi , répond son ami , touché du même amour ,
Mon cœur cede à l'éclat d'une vive lumière ,
Et j'y veux comme vous terminer ma carrière.
Adieu donc pour jamais , grandeurs , & faux plaisirs ;
Les délices du Ciel comblent mieux nos desirs.
L'Empereur m'envoya les chercher dans la ville ,
Je marchai très long-temps , sans pénétrer l'asyle
Qui cachoit à nos yeux ces deux amis parfaits.
Les trouvant à la fin , loin de troubler leur paix ,
Je ne pus qu'applaudir un dessein aussi sage ;
Mais de les imiter je n'eus pas le courage.
Tandis que mon ami déplorait sa tiédeur ,
Vous agissiez , grand Dieu , dans le fond de mon cœur ;
Et vous me faisiez voir le portrait effroyable
D'un Mortel insensé qui s'est rendu coupable ,

De ma difformité je detournai les yeux ;
Mais inutilement , je ne la vis que mieux.
Frémissant en secret , de honte & de colere ,
A quel affreux état m'a réduit ma misere ?
Voilà deux jeunes gens qui se sont convertis ,
Disois-je , & j'ai déjà six lustres accomplis.
Ah , que ma lâcheté me paroît odieuse !
Que sans l'amour de Dieu , la vie est malheureuse !
Oùi , j'ai de ma laideur une indignation
Qui fait que je me hais à l'exécration.
Pontitien partit , me laissant à moi-même :
Alipe s'aperçut de mon désordre extrême :
Je me tournai vers lui : Qu'avons-nous entendu ,
Lui dis-je en rougissant ? Ah ! j'en suis confondu.
Quoi donc ! des ignorans aux vices font la guerre ,
Ils s'élevent aux Cieux , & nous rampons par terre :
Quelle honte pour nous ! à l'instant je courus
Au fond de mon jardin , ne me possédant plus.
Alipe m'y suivit , en marquant sa surprise.
Ce fut là que faisi d'une mortelle crise ,
Grand Dieu , j'osois encor résister à vos coups ,
Et déchirois mon cœur combattant contre vous.
Rendez-vous au Seigneur à l'instant , tout-à-l'heure ,
Me disoit vivement la voix intérieure.
Pourquoi vous tourmenter , il ne faut que vouloir ,
Mais d'une volonté qui fasse son devoir.
D'où vient quand notre esprit commande quelque
chose ,
Que le corps sur le champ suit l'ordre qu'il impose ;
Et que ce même esprit , s'il se commande un bien ,
Se combat aussi-tôt , & n'en veut faire rien :

C'est que sa volonté n'est point assez parfaite,
Et ne peut operer ce que l'ame souhaite.
C'étoient-là, Dieu Très-Saint, les agitations
Que me faisoient souffrir mes foles passions.
Est-ce ici le moment que doit finir ma peine ?
Pourrai-je m'affranchir de ma pesante chaîne ?
Disois-je : profitons de l'heureux mouvement.
Vous voulez nous quitter, me disoient doucement
Les jeux, les voluptés, & les badineries :
Vous abandonnerez vos maîtresses chéries.
Quoi, les plaisirs des sens vous seront interdits !
Mais vous n'y pensez pas : Que diront vos amis ?
Me débattant toujours avec plus de courage,
Je me trouvois au point de sortir d'esclavage,
Et puis je balançois sur un tel changement,
Ne pouvant m'y résoudre encore absolument.
Je voyois d'un côté la noble continence
Qui me tendoit les bras : Faites-vous violence,
Disoit-elle, & suivez un si juste dessein :
Dieu fera votre appui, jetez-vous dans son sein :
Pour vous laisser tomber, croyez-vous qu'il s'é-
loigne ;
Meritez s'il se peut, l'amour qu'il vous témoigne :
Mon cœur fut attendri, dans mes vives douleurs
J'étois prêt d'éclater par un torrent de pleurs :
De mon intime ami, je redoutai la vue,
Afin de lui cacher cette attaque imprévuë ;
Je le fuis à grands pas ; mes larmes, mes sanglots,
Entrecoupant ma voix, firent place à ces mots ;
Jusques-à-quand, Seigneur, votre bras redoutable
Voudra-t'il accabler un pecheur miserable ?

PENITENT. *Chant VIII.*

Ah de grace, oubliez tous mes déreglemens,
 Et daignez recevoir les pleurs que je répands.
 A l'instant j'entendis, une voix enfantine
 Qui paroissoit sortir d'une maison voisine ;
 Elle chantoit ces mots : *Lisez, prenez, lisez.*
 Je changeai de couleur, mes sangs furent glacez,
 Je réfléchis pourtant, si dans notre bas-âge,
 En quelqu'un de nos jeux, on mettoit en usage
 Les mots que j'entendois ; & je me souvins bien
 Que ces amusemens n'en approchoient en rien.
 Cette voix qui partoît de la celeste voute,
 Fit que de mon bonheur je n'eus plus aucun doute.
 Au livre de Saint Paul aussi-tôt je courus ;
 Et l'ouvrant au hazard, ces paroles j'y lus :
Chrétiens, pour mériter une éternelle vie ,
Evitez les festins, fuyez L'ivrognerie ;
Ne suivez point le goût de vos sens révoltés ;
N'ayez que de l'horreur pour les impuretés ;
Point de divisions, de vengeance, de haine ;
Mais du Christ, votre Dieu, portez la douce chaîne.
 Ce passage pour moi sembloit être dicté,
 Il repandit la paix dans mon cœur agité ;
 Je cours à mon ami d'un air plein d'allegresse,
 Cher Alipe, lui dis-je, enfin mon trouble cesse ;
 Une celeste voix, vient de changer mon cœur :
 Apprenez, partagez, l'excès de mon bonheur.
 J'ai trouvé dans Saint Paul la règle qu'il faut suivre,
 Et c'est de ce moment, que je commence à vivre.
 Alipe voulant voir ce qui m'a converti,
 Se trouve tout-à-coup dans le même parti,
 Surtout lorsqu'il eût lu ces mots pleins de sagesse :

9 AUGUSTIN PENITENT. Chant VIII.

Aidez & soutenez celui qui par foiblesse
Chancelle dans la foi. Ceci doit s'appliquer
A nous deux, dit Alipe; il le faut pratiquer.
Comme il avoit toujours suivi la continence,
Il ne fit à la grace aucune resistance.
Monique apprit de nous ce changement heureux :
Quels transports ! quelle joye, éclata dans ses yeux !
Seigneur, laissez en paix mourir votre servante,
Dit-elle, vos bontés surpassent mon attente.

F I N.